

dont on se sert pour le lin. Elle a environ 6 pieds de long, puis on lie la filasse par bottes, et il n'y a plus qu'à vendre.

N. B.—Dans les terres nouvellement défrichées, on peut semer trois années de suite le chanvre. Dans les autres, on doit alterner, une année de blé, une année de chanvre.

Huit ou dix minots de chevenis (ou graines de chanvre) viennent d'arriver à Montréal. Les agriculteurs qui désirent en avoir, pourront s'adresser, soit au Séminaire, soit au bureau de Notre-Dame. C'est avec le plus grand plaisir que cette graine leur sera donnée, celui des M.M. du Séminaire qui l'a reçue s'estimant mille fois trop heureux de contribuer en quelque chose au bien du pays. — *Extrait.*

BULLETIN DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

Singulier cadeau de nocces.—Le journal la *Finance Nouvelle* publie ce qui suit :

“ Les industriels anglais toujours pratiques, même quand ils ne nous paraissent qu'originaux, ont fait entre eux une souscription dont le produit, qui s'élève à 1,500,00 fr., est destiné à offrir un cadeau de nocces au jeune empereur de la Chine. On le donnerait en mille que personne ne devinerait probablement en quoi consistera ce cadeau. Aussi le dirons-nous tout de suite. Les industriels anglais veulent offrir au fils du Céleste empire, un tronçon de chemin de fer ! Ils espèrent que les Chinois dont toute la circulation mercantile, aussi bien que les voyages, s'effectue sur des canaux ou des routes mauvaises, se sentiront pris du besoin d'imiter le nouveau moyen de transport, après en avoir essayé, ce qui naturellement ouvrirait un magnifique débouché à la métallurgie anglaise. N'est-ce pas que ce calcul est encore plus habile qu'original, et que le cadeau fait au souverain de la Chine par les maîtres de forge de la Grande Bretagne, pourrait bien leur être promptement restitué avec usure ? Toujours pratiques, ces industriels à poil roux et à longues dents, toujours pratiques ! ”

La tonnellerie mécanique.—Parmi les problèmes que s'est, depuis nombre d'années, posés l'esprit inventif de nos ingénieurs et de nos mécaniciens, et qu'en dépit de nombreux essais ni l'Angleterre ni l'Amérique n'ont pu résoudre, il en est un qui intéresse profondément la grande industrie. On a souvent cherché à faire une machine qui pût se substituer au tonnelier et produire mieux, plus vite et plus économiquement que lui, le baril de salaison, la barrique à vin, toute la classe de récipients en bois cerclés, depuis le barillet de la vivandière jusqu'aux foudres les plus prodigieux.

La multiplicité des essais témoigne de l'immensité des besoins. Pour ne parler que de la France, le Midi a ses huiles, ses eaux-de-vie et ses vins, le Centre ses vins et ses vinaigres, l'Ouest ses cidres et ses poirés, le Nord ses bières, ses esprits et ses huiles à brûler, tout le littoral ses salaisons, tant d'industries encore leurs produits si variés, teintures, vernis, essences, poudres, biscuits, ciments. Et cependant le nombre des ouvriers tonneliers, bien que fort considérable, reste toujours au-dessous des besoins de l'industrie. L'introduction de la fabrication mécanique serait donc d'une importance de premier ordre : elle répondrait enfin à un besoin longtemps senti, jamais satisfait.

La machine qui manquait pour satisfaire à tous les besoins, est trouvée ; l'appareil dont on a si souvent, mais toujours en vain poursuivi la réalisation pratique, existe : il fonctionne, il fabrique, il produit vite, bien et à bon marché. Désormais le problème est résolu ; il est définitivement entré dans le domaine du fait accompli.

Un ingénieur de Boulogne, M. E. Gérard, et un mécanicien de Desvres, M. Thuillier, ont récemment pris un brevet d'invention pour une série d'appareils propres à la fabrication mécanique des barils.

Les machines installées dans une usine qu'ils ont construite à Desvres, pour y faire l'essai industriel du procédé, ont été soumises à l'examen d'un certain nombre de personnes convoquées pour juger de visu ce que vaut cette invention.

Les douvelles brutes sont d'abord raccourcies à longueur fixe, puis façonnées et rabotées dans une première machine. Elles passent ensuite au-dessus d'un feu vif et clair dont l'intensité est réglée à volonté. Là elles se dessèchent, elles se courbent et se ceignent dans les deux sens de leur longueur. Au fur et mesure qu'elles sortent du chauffoir, elles sont livrées à la machine à bâtir. Le baril, une fois qu'il est assemblé et monté, est envoyé à la cercluse où il reçoit, à l'aide de cercles en fer d'une grande épaisseur qu'on nomme des bâtisseries, la forme définitive qu'il doit conserver. De là, il passe à la machine à jabler qui entaille le haut des douvelles et y pratique la rainure

circulaire, appelée la jable, dans laquelle s'engageront les pièces des fonds ; cette même machine sert encore à biseauter et à chanfreiner.

D'autres appareils rabotent les joints des diverses planchettes d'un fond, assemblent ces planchettes et terminent le fond.

Le fond posé, il ne reste plus qu'à cercler le baril.

Les barils de salaison, sont comme on le sait, cerclés en bois. M.M. Gérard et Thuillier n'ont pas trouvé un avantage sensible à poser les cercles en bois au moyen de la machine ; ils les mettent donc à la main comme on l'a pratiqué jusqu'ici.

Mais la plupart des barils reçoivent un cerclage en fer, afin d'assurer une étanchéité parfaite. La machine qui coupera les cercles en fer à longueur fixe, qui les poinçonnera, les courbera, les ravera et les posera à demeure sur les barils, est trouvée ; bien qu'installée d'une façon toute provisoire, elle a fonctionné sous les yeux de l'assemblée avec une régularité qui ne leur a rien laissé à désirer.

Ainsi, préparation des douvelles quant à leur surface et à leur courbure, assemblage des douvelles, rabotage, assemblage et mise à demeure des fonds dans les jables, cerclage en fer, voilà les diverses phases de la fabrication du baril.

Dans chacune de ces délicates opérations et dans leur résultat, l'expérience a été complète et victorieuse. Malgré toutes les causes qui pouvaient enrayer cette première épreuve, les machines ont en 30 minutes produit 11 quarts !

Devant ce résultat inespéré, cette conviction s'est imposée à tous les esprits, que, lorsque les machines seront définitivement installées, les sept hommes qui ont, le mercredi 12 mars, produit entre midi et midi et demi, onze quarts, en fabriqueront, cerclés en fer et prêts à livrer 300 par jour. En ajoutant à ce personnel si restreint un chauffeur et quelques hommes pour transporter certaines pièces d'une machine à une autre, lorsque l'appareil n'est pas automoteur, en le portant au maximum de 10 hommes, il y a, en main-d'œuvre, une économie qui est estimée par les uns à 40, par les autres à 50 0/0 pour la confection des barils de salaison.

Quant aux barils plus fins, et destinés à transporter des liquides, vins, eaux-de-vie, huiles, etc., etc., l'économie de main-d'œuvre est infiniment plus grande. — *Moniteur Finicole*

FAITS DIVERS.

Longévité.—Près de Milan, dans le Tennessee,—nos voisins visent en tout à la supériorité, *America against the world!* vit un noir du nom de Snow, qui est entré dans sa 124^{me} année. Excusez du peu. Un reporter américain est allé lui faire visite il y a quelque temps, et fut reçu par un jeune homme de 65 ans, qui lui dit que son grand-père était à la maison et qu'il le pourrait voir dans un instant. Et en effet, le grand-père fut bientôt arrivé, alerte et léger au moins autant que son petit-fils.

Il avait 25 ans quand éclata la révolution américaine, durant laquelle il servit sous les ordres d'un capitaine dont il prit le nom. Il peut lire et faire la chasse au menu gibier, sans lunettes. Et ce qui peut expliquer en partie comment il a pu atteindre un âge si avancé, c'est qu'il déclare n'avoir jamais eu recours aux médecins. Il n'aurait pas à se plaindre autant que Molière, s'il était privé, au bout de sa carrière, des hommes de l'art.

Il avait d'ailleurs une autre recette infallible pour vivre très longtemps : *il était à sa rente.* Le capt. Snow avait chargé ses héritiers de lui servir une rente viagère ; ces héritiers, tous plus jeunes que leur créancier-rentier, ont cependant tous précédé Snow dans l'autre monde. C'est une croyance populaire apparemment fondée sur l'expérience, que les rentiers vivent vieux,—qui peut n'être fondée que sur l'impatience de ceux qui payent ; mais elle est bien confirmée par Snow, qui a tenu dans ses serres plusieurs générations de débiteurs.

Certains journaux américains ont proclamé Snow le doyen d'âge de l'Amérique, le Mathusalem de notre continent. Mais la race blanche devrait affirmer encore sa supériorité sous ce rapport.

En effet, on n'a pas tardé à découvrir au Brésil le doyen de l'humanité, dans la personne de M. Jose Martins Coutinho, né à Saquavema, le 20 mai 1694. Il est père de 42 enfants, et ses descendants sont au nombre de 294, assez pour former un bataillon de notre milice plus complet que tout ce que nous avons eu jusqu'ici. Il a bien franchement atteint ses 179 ans, et li n'y a pas de raison, une fois rendu là, pour qu'il ne voie pas l'autre siècle.

Lui aussi, à vu les champs de bataille, et raconte avec complaisance les combats auxquels il a pris part, il y a 150 ans,